

<https://philosophie.ac-creteil.fr/spip.php?article1324>

Education et pauvreté

- Continuité pédagogique : exercices philosophie, HLP
 - Continuité pédagogique Sujets HLP Terminale
 - Dossiers Education Apprentissage Emancipation
-

Date de mise en ligne : mardi 9 novembre 2021

Copyright © Ressources et exercices philosophiques - Tous droits réservés

Victor Hugo, Les Quatre Vents de l'esprit, 1881.

Écrit après la visite d'un bagne

Chaque enfant qu'on enseigne est un homme qu'on gagne.

Quatre-vingt-dix voleurs sur cent qui sont au bagne¹

Ne sont jamais allés à l'école une fois,

Et ne savent pas lire, et signent d'une croix.

C'est dans cette ombre-là qu'ils ont trouvé le crime.

L'ignorance est la nuit qui commence l'abîme.

Où rampe la raison, l'honnêteté périt.

Dieu, le premier auteur de tout ce qu'on écrit,

A mis, sur cette terre où les hommes sont ivres,

Les ailes des esprits dans les pages des livres.

Tout homme ouvrant un livre y trouve une aile, et peut

Planer là-haut où l'âme en liberté se meut.

L'école est sanctuaire autant que la chapelle.

L'alphabet que l'enfant avec son doigt épelle

Contient sous chaque lettre une vertu ; le cœur

S'éclaire doucement à cette humble lueur.

Donc au petit enfant donnez le petit livre.

Marchez, la lampe en main, pour qu'il puisse vous suivre.

La nuit produit l'erreur et l'erreur l'attentat.

Faute d'enseignement, on jette dans l'état²

Des hommes animaux, têtes inachevées,

Tristes instincts qui vont les prunelles crevées,

Aveugles effrayants, au regard sépulcral³

,

Qui marchent à tâtons dans le monde moral.

Allumons les esprits, c'est notre loi première,

Et du suif⁴

le plus vil faisons une lumière.

L'intelligence veut être ouverte ici-bas ;

Le germe a droit d'éclore ; et qui ne pense pas

Ne vit pas. Ces voleurs avaient le droit de vivre.

Songez-y bien, l'école en or change le cuivre,

Tandis que l'ignorance en plomb transforme l'or.

Je dis que ces voleurs possédaient un trésor,

Leur pensée immortelle, auguste et nécessaire ;

Je dis qu'ils ont le droit, du fond de leur misère,

De se tourner vers vous, à qui le jour sourit,

Et de vous demander compte de leur esprit ;

Je dis qu'ils étaient l'homme et qu'on en fit la brute ;

Je dis que je vous blâme et que je plains leur chute ;

Je dis que ce sont eux qui sont les dépouillés ;

Je dis que les forfaits dont ils se sont souillés

Ont pour point de départ ce qui n'est pas leur faute ;

Pouvaient-ils s'éclairer du flambeau qu'on leur ôte ?

Ils sont les malheureux et non les ennemis.

Le premier crime fut sur eux-mêmes commis ;

On a de la pensée éteint en eux la flamme ;
Et la société leur a volé leur âme.
Jersey, 27 février 1853

[-] Expliquer :

- l'école est sanctuaire. Chercher le sens de « sanctuaire », « chapelle »
- « l'école en or change le cuivre, Tandis que l'ignorance en plomb transforme l'or »
- A quoi V. Hugo rattache-t-il l'ignorance ? Quelle est la différence avec ce qu'en dit Kant, dans cet extrait ? V. Hugo ne s'inscrit pas dans une démarche universaliste à la différence de Kant. Il modifie le concept d'universel. Expliquer.
- La raison suffit-elle pour Victor Hugo à sortir l'homme de son ignorance ?
- Pourquoi en appelle-t-il à une institution ?

Quels sont les points communs à V. Hugo et cet extrait du texte de Kant ? **Réponse à la question : « Qu'est-ce que les Lumières ? »**

Les « Lumières » se définissent comme la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son entendement sans être dirigé par un autre. Elle est due à notre propre faute lorsqu'elle résulte non pas d'une insuffisance de l'entendement, mais d'un manque de résolution et de courage pour s'en servir sans être dirigé par un autre. Sapere aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Telle est la devise des Lumières. Paresse et lâcheté sont les causes qui expliquent qu'un si grand nombre d'hommes, alors que la nature les a affranchis depuis longtemps de toute tutelle étrangère (naturellement majeurs)², restent cependant volontiers, leur vie durant, mineurs ; et qu'il soit si facile à d'autres de les diriger. Il est si commode d'être mineur. Si j'ai un livre pour me tenir lieu d'entendement, un directeur pour ma conscience, un médecin pour mon régime... je n'ai pas besoin de me fatiguer moi-même. Je n'ai pas besoin de penser, pourvu que je puisse payer ; d'autres se chargeront à ma place de ce travail fastidieux. Et si la plupart des hommes (et parmi eux le sexe faible en entier) finit par considérer comme dangereux le pas - en soi pénible - qui conduit à la majorité, c'est que s'emploient à une telle conception leurs bienveillants tuteurs, ceux-là mêmes qui se chargent de les surveiller. Après avoir rendu stupide le bétail domestique et soigneusement pris garde que ces paisibles créatures ne puissent faire un pas hors du parc où ils les ont enfermés, ils leur montrent ensuite le danger qu'il y aurait à marcher seuls. Or le danger n'est sans doute pas si grand, car après quelques chutes ils finiraient bien par apprendre à marcher, mais de tels accidents rendent timorés et font généralement reculer devant toute nouvelle tentative.

Approfondir : quel est le but d'une institution politique ?

Le discours de Victor Hugo appuie la proposition d'Armand de Melun visant à constituer un comité destiné à « préparer les lois relatives à la prévoyance et à l'assistance publique ».

Je ne suis pas, messieurs, de ceux qui croient qu'on peut supprimer la souffrance en ce monde ; la souffrance est une loi divine ; mais je suis de ceux qui pensent et qui affirment qu'on peut détruire la misère.

Remarquez-le bien, messieurs, je ne dis pas diminuer, amoindrir, limiter, circonscrire, je dis détruire. Les législateurs et les gouvernants doivent y songer sans cesse ; car, en pareille matière, tant que le possible n'est pas fait, le devoir n'est pas rempli.

La misère, messieurs, j'aborde ici le vif de la question, voulez-vous savoir jusqu'où elle est, la misère ? Voulez-vous savoir jusqu'où elle peut aller, jusqu'où elle va, je ne dis pas en Irlande, je ne dis pas au Moyen Âge, je dis en France, je dis à Paris, et au temps où nous vivons ? Voulez-vous des faits ?

Il y a dans Paris, dans ces faubourgs de Paris que le vent de l'émeute soulevait naguère si aisément, il y a des rues, des maisons, des cloaques, où des familles, des familles entières, vivent pêle-mêle, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, n'ayant pour lits, n'ayant pour couvertures, j'ai presque dit pour vêtement, que des monceaux infects de chiffons en fermentation, ramassés dans la fange du coin des bornes, espèce de fumier des villes, où des créatures s'enfouissent toutes vivantes pour échapper au froid de l'hiver.

Voilà un fait. En voulez-vous d'autres ? Ces jours-ci, un homme, mon Dieu, un malheureux homme de lettres, car la misère n'épargne pas plus les professions libérales que les professions manuelles, un malheureux homme est mort de faim, mort de faim à la lettre, et l'on a constaté, après sa mort, qu'il n'avait pas mangé depuis six jours.

Voulez-vous quelque chose de plus douloureux encore ? Le mois passé, pendant la recrudescence du choléra, on a trouvé une mère et ses quatre enfants qui cherchaient leur nourriture dans les débris immondes et pestilentiels des charniers de Montfaucon !

Eh bien, messieurs, je dis que ce sont là des choses qui ne doivent pas être ; je dis que la société doit dépenser toute sa force, toute sa sollicitude, toute son intelligence, toute sa volonté, pour que de telles choses ne soient pas ! Je dis que de tels faits, dans un pays civilisé, engagent la conscience de la société tout entière ; que je m'en sens, moi qui parle, complice et solidaire, et que de tels faits ne sont pas seulement des torts envers l'homme, que ce sont des crimes envers Dieu !

Vous n'avez rien fait, j'insiste sur ce point, tant que l'ordre matériel raffermi n'a point pour base l'ordre moral consolidé !

Victor Hugo : « Détruire la misère » (9 juillet 1849)

V. Hugo distingue la prison et l'école. Michel Foucault dans *Surveiller et punir* les rapproche, en montrant leur point commun : le panoptique de Bentham. Expliquer

On voit au XVIII^e siècle, un modèle architectural qui symbolise l'avènement des prisons modernes.

LA THÈSE

En 1791, avec l'instauration du Code pénal et de la prison comme peine, l'Assemblée nationale fait imprimer **Panoptique. Mémoire sur un nouveau principe pour construire des maisons d'inspection et nommément des maisons de force** de Jeremy Bentham. Voulant améliorer l'hygiène morale et matérielle des mouiroirs que sont les geôles d'Ancien Régime, Bentham propose la « réforme complète dans les prisons » en une « simple idée d'architecture ».

Il imagine une « maison de pénitence » circulaire qui déploie sur sa circonférence des cellules ouvertes vers l'intérieur du bâtiment. Au centre, la tour d'inspection. Invisible des détenus, le surveillant y aperçoit tout en une minute. Il scrute les reclus. S'il est absent, l'« opinion de sa présence est aussi efficace que sa présence même » ! Ce procédé se nomme « panoptique ». Il dit en un « seul mot son avantage essentiel, la faculté de voir d'un coup d'oeil tout ce qui s'y passe ». Son gain sécuritaire est infini : « être constamment sous les yeux d'un inspecteur, c'est perdre en effet la puissance de faire le mal, et presque la pensée de le vouloir ».

Convertible en chapelle et en école pour l'édification religieuse et morale, séparant les femmes et les hommes, distribuant les détenus en « petites compagnies » (âge, dangerosité, zèle, repentir), changeant le labeur en « consolation et en plaisir », le panoptique forge la « bonne conduite actuelle » et la « réformation future des prisonniers ». Via la « douceur », il régénère le détenu amendé en citoyen utile. Ainsi triomphe la « simple idée d'architecture » pour l'utilité pénale.

CE QU'IL EN RESTE

Selon Bentham, le « principe panoptique » peut s'ajuster à toute institution du contrôle social (manufactures, hôpitaux ou écoles). Il était assez logique que Michel Foucault, qui venait de publier *Surveiller et punir*. Naissance de la prison (1975), participe à la réédition du *Panoptique*, avec une postface de Michelle Perrot (Belfond, 1977). Il y évoque « l'oeil du pouvoir » dans un entretien introductif. Le panoptique annonce-t-il la « société de vigilance » actuelle où triomphent la vidéosurveillance, la biométrie, le contrôle social en temps réel, les drones fouineurs et la tyrannie des réseaux sociaux ? Texte des Lumières radical, le *Panoptique* reste la noire utopie sur la transparence sociale ou la volonté de se « rendre maître de tout ce qui peut arriver à un certain nombre d'hommes », selon l'imaginaire benthamien. Surveiller les « circonstances de leur vie » afin que « rien ne pût échapper ni contrarier l'effet désiré » : le panoptique sera l'« instrument très énergique et très utile que les gouvernements pourraient appliquer à différents objets de la plus haute importance », exulte Bentham. Pour le meilleur et pour le pire.

Article de Michel Porret, professeur d'histoire moderne à l'université de Genève. Source :

<https://www.lhistoire.fr/classique/%C2%AB-panoptique-%C2%BB-de-jeremy-bentham>

JEREMY BENTHAM

Philosophe utilitariste, liant le « principe du plus grand bonheur du plus grand nombre d'individus » à l'« arithmétique du plaisir », il reste un des grands penseurs du libéralisme. Fils d'avocat, étudiant à Westminster School et au Queen's College d'Oxford, élève du juriste William Blackstone, zélé de Cesare Beccaria, un temps avocat, il dévoue sa vie à la philosophie politique pour changer les lois. Après un essai sur la force de l'État (*A Fragment on Government*, 1776), il voyage en Europe et en Russie où son frère sert la tsarine. Il multiplie les écrits (*Defense of Usury*, 1787 ; *An Introduction to the Principles of Morals and Legislation*, 1789). Perplexe devant la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (1789), il estime la Révolution qui le fait citoyen d'honneur. Édité en 1791, le

Panoptique devient l'étendard du libéralisme carcéral que l'on retrouve en 1802 dans son Traité de législation civile et pénale. Nanti de l'héritage paternel (1792), Bentham réside définitivement à Westminster. Ses ultimes volontés exigent que son cadavre momifié soit exposé à l'University College... en icône naturaliste. Il meurt en 1832.
[<https://philosophie.ac-creteil.fr/sites/philosophie.ac-creteil.fr/local/cache-vignettes/L220xH243/220px-Panopt878a-dc5a3.jpg>]